



SORROWLAND

Rivers Solomon

AUX FORGES DE VULCAIN • ROMAN

COLLECTION FICTION

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

L'Incivilité des fantômes, 2019 (J'ai lu, 2020).

Les Abysses, 2020 (J'ai lu, 2021).

SOLOMON, Rivers. *Sorrowland*

Copyright © 2021 by Rivers Solomon

Published by arrangement with MCD, an imprint of Farrar, Straus and Giroux, New York.

© Tous droits réservés, les Éditions Aux forges de Vulcain, 2022.

ISBN : 978-2373056372

Couverture : Elena Vieillard

www.elenavieillard.fr

Les Éditions Aux forges de Vulcain

1 rue de la Montagne

77600 Bussy-Saint-Martin

www.auxforgesdevulcain.fr

Sorrowland

RIVERS SOLOMON

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Francis Guévremont

LES ÉDITIONS AUX FORGES DE VULCAIN

À tous ceux que j'ai été, à tous ceux que je serai.

NOTE DE RIVERS SOLOMON

Cette histoire se passe sur des terres volées. Si le cadre de *Sorrowland* est les États-Unis, des États-Unis imaginaires, informes, la géographie et l'environnement correspondent aux pays appartenant traditionnellement aux nations autochtones des Tonkawas, des Caddos et des Apaches Lipans, dans ce qui est aujourd'hui, après la colonisation, le centre et l'est du Texas. Le récit se déplace ensuite vers ces territoires aux frontières instables où ont vécu, au cours des siècles, de nombreuses nations des Grandes Plaines, les Absáalooke/Crows, les Oceti Sakowin/Sioux, et les Arapahos ; les colonisateurs leur ont donné les noms de Wyoming et de Montana. L'histoire de ces prétendus États-Unis ne sera jamais complète si l'on ne s'efforce pas de comprendre les fondations de génocide et de dislocation sur lesquelles ils ont été bâtis, ou si l'on refuse de reconnaître que ces peuples autochtones existent toujours, luttent encore contre l'occupation de leurs pays.

J'ai écrit ce livre en Angleterre, une nation qui est responsable, comme plusieurs autres nations européennes, de génocides, non seulement sur l'île de la

Tortue¹, mais partout dans le monde. J'ai bon espoir que les lecteurs de *Sorrowland* devineront, derrière les souffrances infligées par ces États coloniaux, les joies, les triomphes et l'humour de ces gens qui résistent, résistent, résistent. Cela dit, ne nous leurrions pas, des thèmes très sombres traversent ce livre, dont plusieurs exemples de racisme, de misogynie, d'auto-mutilation, de suicidalité, d'homophobie, de cruauté envers les animaux, de violence, plusieurs conversations portant sur ces sujets, et des allusions à des abus sexuels qui ne sont pas explicitement décrits.

J'espère que vous trouverez en ce livre ce dont vous avez besoin, en cet instant précis.

1. L'Amérique du Nord, en référence à un mythe cosmogonique commun à de nombreuses cultures autochtones.

PREMIÈRE PARTIE
ROYAUME PLANTAE

CHAPITRE 1

L'enfant malingre qui surgit entre les jambes de Vern sentait le sel. Il était frêle, aussi fragile qu'une promesse. En le touchant de la paume de ses mains, elle sentit en lui une grande sauvagerie – des gens comme elle ne pourraient jamais comprendre tout à fait une si délicate créature.

Si elle en avait eu la force, elle se serait rendue en boitant jusqu'à la rivière et elle l'aurait noyé. Ce serait pour lui une mort plus douce que celle que le démon lui réservait.

Vern s'appuya contre le tronc d'un pin et serra l'enfant nu et flasque contre sa poitrine. Ses petites lèvres tremblotantes se posèrent exactement à l'endroit où se serait trouvé le médaillon en forme de cœur, si elle avait porté un médaillon.

- Ah ! C'est ça, ta stratégie, hum ? Tu veux m'ama-douer avec tes bisous frissonnants ? demanda-t-elle.

Elle n'était pas du genre à se laisser séduire, mais ce bébé savait s'y prendre. Sa détresse était impérieuse, mais il l'exprimait avec courage. Rien ne pourrait le détourner de la satisfaction de ses exigences.

Vern tendit la main pour prendre une serviette posée près d'elle. Avec toute la douceur dont elle

était capable, c'est-à-dire très peu, elle frotta le tissu-éponge rêche sur la peau poisseuse de l'enfant.

- Dis donc, dis donc, dit-elle, ne pouvant réprimer son admiration. Que t'es beau.

Parce qu'elle souffrait de nystagmus, sa vue était très mauvaise, surtout quand la lumière était basse, mais rapprocher le bébé d'elle lui permettait de surmonter sa cécité partielle. Elle pouvait le regarder tout son soûl.

Il était plus menu que la plupart des nouveau-nés dont elle avait eu l'occasion de s'occuper ; il n'était pas albinos comme elle, et il n'avait pas non plus la pâleur de Sherman, son métis de mari. Sa peau était noire, noire-noire, et Vern avait peine à croire que l'héritage de ses ancêtres africains, qui lui avait donné cette teinte, ait jamais pu être troublé par la blancheur. Elle n'avait connu qu'une seule personne à la peau si sombre, son amie Lucy.

Des cris visqueux bouillonnaient dans la gorge de l'enfant, mais se dissipaient sur le lit de la peau de Vern. Il commençait à comprendre cette réalité : la chair de cette personne était un refuge. Il savait qu'il fallait à tout prix rechercher la chaleur qu'elle dégageait, et se rapprocher de la source de l'odeur de lait.

C'était dommage : il avait les bons réflexes, mais cela ne suffirait pas à lui sauver la vie. De terribles dangers rôdaient dans cette forêt, même si Vern avait réussi à s'y créer un véritable refuge au cours des derniers mois. Un étranger lui avait déclaré la guerre, et ses menaces se faisaient sans cesse plus explicites : une biche étripée et le fœtus de son faon mort posé sur le sol ; un raton laveur écorché et cloué au tronc d'un arbre, son corps revêtu d'une grenouillère ; et

partout, partout, des lapins pendus à des branches, le cou enserré par un nœud coulant, les pattes recouvertes de chaussons de nourrissons. Le démon grimait toujours ses victimes de façon à faire allusion à la maternité et s'efforçait de coller à son thème avec l'entêtement d'un enfant de cinq ans qui préparait sa fête d'anniversaire.

Une autre fille aurait sans doute écouté ces avertissements et quitté la forêt, mais Vern préférait la violence ouverte de ces menaces à la sourde malveillance qu'elle avait connue hors des bois. Se faire prévenir qu'un malheur allait arriver lui semblait un luxe agréable. Elle n'aurait peut-être pas été la seule à fuir le domaine, si là-bas aussi il y avait eu un démon qui envoyait des messages à l'aide d'animaux massacrés.

- Chut, mon petit, dit Vern.

Puis, pensant qu'une bonne maman le ferait certainement, elle décida de chanter une chanson que sa propre mère lui chantait quand elle était petite.

*Oh ! Marie, ne pleure pas, ne t'afflige pas
Oh ! Marie, ne pleure pas, ne t'afflige pas.
L'armée du Pharaon s'est noyée,
Oh ! Marie, ne pleure pas.*

C'était un spiritual, mais ça ne parlait pas directement de Jésus, ce qui plaisait à Vern, parce qu'elle n'aimait pas les chansons sur le Christ. Fait très rare, Sherman, son mari, et elle avaient toujours été d'accord sur ce point. Quand il prononçait des sermons qui dénonçaient les pillages que l'homme blanc avait perpétrés dans le monde entier au nom de ce soi-disant sauveur, elle hochait vigoureusement la tête.

La sentez-vous ? Pouvez-vous sentir l'odeur immonde, la puanteur qui exhale de ces continents ? demandait-il, et la congrégation répondait : *Oui, révérend Sherman, oui, nous la sentons, amen !* Il demandait ensuite : *Ça pue, non ? Ça schlingue ?* Et les gens répondaient : *Oui, oui, révérend. Oh ! oui !* Il demandait alors : *Et ici, au Domaine béni de Caïn, où nous vivons à l'écart du monde des diables blancs, du monde d'Abel, leur infâme dieu blanc ?* Et tous criaient : *Non, non !*

D'après mam, autrefois, les Caïniens adhéraient moins ardemment aux enseignements du révérend Sherman. Eamon Fields, son prédécesseur – et son père – était le vrai maître et l'inspiration de la congrégation. Il avait fait partie du premier groupe de colons venus défricher le domaine, et avait rapidement gravi les échelons, passant de secrétaire à comptable, à diacre, puis à révérend. C'était un homme sévère, au tempérament violent, mais pour les Caïniens, que le désordre inhérent à la vie des Noirs aux États-Unis avait traumatisés, son austère puritanisme possédait un attrait éblouissant et charismatique. Sherman n'était pas aussi rigoureux que son père, ce qui avait eu pour effet de décontenancer les frères et les sœurs du domaine. Il réussit néanmoins à les convaincre, grâce à ses sermons passionnés et captivants.

Est-ce que nous oserons abandonner notre domaine et lier nos destins à ceux de ces étrangers diaboliques ? demandait Sherman.

Non, révérend !

Bien sûr que non, mes très chères sœurs, mes très chers frères, qui êtes les reines et les rois, les filles et les fils de Caïn. Nous resterons ici, car nous y vivons dans l'abondance, loin de ces diables blancs qui souhaitent, comme

des chiens, planter leurs crocs dans notre chair et la mettre en pièces. Ils vivent dans la fange et la contradiction, respirent le poison et le mensonge ! Les riches, dans leur monde, se prélassent dans des maisons où cinquante, cent, deux cents personnes pourraient loger confortablement, alors que les pauvres et les malades pourrissent dans la rue ! Cela vous semble-t-il acceptable ?

Non !

Sherman pouvait prendre la vérité et en tirer des mensonges – Vern ayant été sa femme, elle le savait mieux que quiconque. Mais elle le croyait très fermement quand il attaquait le Nazaréen dans ses discours enflammés. Elle avait vu de ses propres yeux l'étonnante emprise qu'avait Jésus sur les gens, quand il lui était arrivé de sortir du domaine. Un panneau publicitaire sur deux, les autocollants à l'arrière des voitures proclamaient partout son ascendant. Vern pouvait lire presque tout ce qui avait trait au Christ, parce que c'était toujours écrit en immenses caractères.

JÉSUS.

L'ENFER.

LE SALUT.

JEAN 3:16.

Son nom apparaissait sur les t-shirts, les bracelets (ceux que l'on porte au poignet et ceux que l'on porte à la cheville), les tasses. Le monde entier, à l'exception du Domaine béni de Caïn, chantait à l'infini l'élégie du Christ et de sa mort, de son sang, de sa souffrance. Pourquoi est-ce que les Blancs disaient toujours aux Noirs que ça suffisait, avec l'esclavage, qui était aboli depuis cent-cinquante ans, alors qu'eux-mêmes ne s'étaient toujours pas remis de la mort de Jésus, qui avait pourtant eu lieu 1 830 ans avant l'Émancipation ?

Il était revenu d'entre les morts – et alors ? La mauvaise herbe aussi ressuscitait tout le temps. Par nature, Vern se refusait de faire confiance à un homme qui détenait autant de pouvoir : qu'avait-il fait pour l'obtenir ?

Son enfant qui venait de naître n'entendrait jamais parler de lui. Elle ne lui chanterait que les spirituals qui parlaient de Dieu. Elle ne croyait pas en Dieu non plus, mais il y avait en lui une ineffabilité, un silence dans lequel chacun pouvait se représenter sa propre notion du divin. Le Christ, c'était quelqu'un, un individu, ça ne marchait pas aussi bien.

Vern chantait :

*Dieu a fait les hommes,
Avec de l'argile,
Il les a mis sur terre,
Mais ils n'y restent jamais longtemps.
L'armée du Pharaon s'est noyée
Oh ! Marie, ne pleure pas.*

Sherman ne tolérait pas les chants qui parlaient de Jésus au Domaine béni de Caïn. Mais il laissait la mère de Vern en écouter, au petit matin, quand personne ne pouvait l'entendre.

*Un de ces jours,
Vers minuit,
Ce vieux, vieux monde
Va vaciller et tanguer.
L'armée du Pharaon s'est noyée
Oh ! Marie, ne pleure pas.*

Vern était si fatiguée qu'elle n'arrivait plus à bien articuler – encore qu'elle ne soit pas aussi fatiguée qu'elle aurait dû l'être. Les dernières étapes de l'accouchement s'étaient déroulées très rapidement, avec l'urgence d'un homme qui a envie de baiser – et dans le même ordre, d'ailleurs. Une envie soudaine, impérieuse ; une vague suite de mouvements ; une grande poussée menant au point critique. Puis, pour Vern, un immense soulagement que tout soit fini. L'accouchement n'avait pas été particulièrement difficile, pas plus, en tout cas, que tant d'autres épisodes de sa vie. Et en plus, cette fois, il lui en restait quelque chose : un petit garçon.

Ou petite fille. La mam de Vern avait prédit que ce serait un garçon, en se fondant sur la forme de son ventre. Mais une fois la petite créature née, Vern n'avait pas pris la peine de lui regarder l'entrejambe. Une très légère sensation contre son ventre était peut-être attribuable à un petit pénis, mais cela aurait pu tout aussi bien être un bout de cordon ombilical. Ou alors un clitoris, hypertrophié à la naissance, comme cela avait été le cas pour Vern. Le corps de cet enfant ne respectait peut-être pas les notions de mâle et de femelle, comme le sien.

Vern aimait bien ne pas savoir, elle aimait les possibilités que l'ignorance laissait ouvertes. L'enfant se développerait comme il le voudrait. Dans la forêt, où les animaux survivaient grâce à leurs griffes et à leurs crocs, ces questions n'avaient pas la moindre importance. Dans ces lieux sauvages, il n'y avait pas de lois, et c'était mieux ainsi, non ? Au domaine, Vern avait bien vu comment agissaient les garçons et les filles ; ils reproduisaient toujours les mêmes schémas,

comme les notes de musique d'un enregistrement. La mélodie ne changeait jamais, ne variait même pas. Même la meilleure amie de Vern, Lucy, récalcitrante acharnée, la traitait de « mec » quand Vern mettait un pantalon, en contravention avec les règles du domaine, pour nettoyer les enclos des animaux, ou encore quand elle utilisait un rasoir pour se couper les favoris, qu'elle avait plus longs, plus raides, plus abondants que bien des hommes.

Est-ce qu'il fallait absolument que cela se passe de cette manière ? Est-ce qu'il en avait toujours été ainsi ? Ou bien est-ce que c'était, comme presque tout ce qu'on disait au Domaine béni de Caïn, un mensonge ?

Le bébé de Vern n'était qu'un bébé. À l'odeur, il avait trouvé le sein et, comme le faisaient presque tous les enfants, il avait rampé en hochant la tête pour s'emparer du mamelon.

- On pourrait croire que je ne t'ai pas du tout nourri avec ma propre chair, depuis huit mois et demi, dit Vern.

Mais elle ne lui en voulait pas. L'enfant de Vern ne pourrait jamais assouvir sa faim.

Le soir commençait tout juste à descendre. Mam disait toujours que les enfants nés au crépuscule devenaient des vagabonds. C'était pour cette raison, selon elle, que l'esprit de Vern ne connaissait jamais la quiétude. « Tu as plus d'opinions que de bon sens », disait mam.

Vern avait condamné son enfant à subir le même sort, mais elle n'éprouvait aucun regret. Il valait mieux être différent des autres que de partager une cage avec des personnes identiques. Elle envisagea

de donner à l'enfant le nom de Chasseur, parce que ses petits doigts semblaient vouloir se saisir de tout et parce que sa faim paraissait insatiable. Mais si sa mère s'était trompée ? pensa Vern. Et si c'était une fille ? Elle ressentit une petite bouffée de plaisir en songeant à ce que cela avait d'inapproprié.

Au domaine, on l'aurait forcée à lui donner le nom d'un des grands descendants de Caïn. Malcolm, Frederick, ou Martin, peut-être Douglass ou Eldridge. Le petit frère de Vern s'appelait Carmichael, pour Stokely. Les autres enfants de son âge s'appelaient Turner, pour Nat, ou Rosa pour Parks, ou Harriet pour Tubman.

Le nom de Vern rendait hommage à Vernon Johns, un grand lettré et un ministre du culte, qui avait été le prédécesseur de Martin Luther King Jr. à l'église Dexter Avenue Baptist Church.

Lucy l'avait félicitée de porter le nom de Vern quand elle était arrivée au domaine avec ses parents. « C'est un nom unique. Personne n'a entendu parler de ce Vernon Johns. Ça devient lassant, à la longue, tous ces noms qui reprennent en chœur le top cinquante des héros afro-américains. Tu pourras devenir qui tu es vraiment. »

Si c'était Sherman qui avait choisi, l'enfant se serait appelé Thurgood, mais Vern ne pouvait pas envisager de lui faire ça.

- Abolition ? se suggéra-t-elle à elle-même, le disant à voix haute pour l'entendre prononcer. Lucy ? chuchota-t-elle.

Elle s'étonna de constater que le simple fait de dire ce nom suffisait à réveiller sa douleur.

- Lucy.

Sherman serait fou de rage s'il apprenait que son seul et unique héritier portait le nom de cette jeune fille qui lui avait toujours résisté. Et rien ne faisait plus plaisir à Vern que de rendre Sherman fou de rage.

Elle se lécha avidement les lèvres, emportée par une irrésistible inspiration. Quand l'enfant aurait l'âge de demander qui était son père, elle lui dirait que c'était Lucy. Ayant grandi dans la forêt, il ne pourrait pas savoir à quel point cela était faux. Si Sherman avait été là, il lui en aurait fait voir de toutes les couleurs – mais il n'était pas là, non ?

– Lucy, répéta-t-elle une fois de plus. Lu. Luce. Louis ?

Elle essayait différentes variations pour trouver celle qui siérait à ce petit être grognon qui était allongé sur elle.

– Lucius ?

Rien ne semblait convenir. Vern fronça les sourcils. Les animaux sauvages ne donnaient pas de nom à leur progéniture, et Vern était un véritable animal sauvage. Mam le lui avait dit et redit. Donc, un enfant né dans la forêt n'avait pas besoin qu'on lui choisisse un nom, pas vrai ?

– Je vais t'appeler Petit-Bébé, dit-elle.

Elle jugeait que le problème était réglé, quand elle entendit soudain, au loin, des loups qui hurlaient à la lune. Alors apparut cette sensation qu'elle avait recherchée depuis le début : l'adéquation. Ce phénomène ne se produisait pas très souvent, Vern savait donc le reconnaître immédiatement.

– Hurlant, dit-elle. Tu vas t'appeler Hurlant.

Il était sa créature à elle, sa petite créature vorace et geignarde.

Comme elle, d'ailleurs. Elle aussi était toujours affamée. Mais elle avait faim de quoi, de quoi ? Merde. Il n'y avait rien dans cette forêt, rien, à part des ténèbres et un démon qui tuait, non pas pour la nourriture ou pour les peaux, mais parce que ça l'amusait de voir mourir des créatures plus faibles que lui. Vern avait fui le domaine parce qu'elle avait faim de quelque chose. Elle n'était pas partie depuis très longtemps, mais elle savait déjà qu'elle ne le trouverait jamais.

* * *

Il n'y avait pas de loups dans cette forêt. C'était, du moins, ce que Vern avait toujours entendu dire. Pourtant, alors que son enfant dormait d'un sommeil agité, ses lèvres toujours posées sur son sein, elle les entendit hurler de nouveau, et ils s'étaient rapprochés.

Au Domaine béni de Caïn, tout le monde devait étudier la flore et la faune. Tous savaient le nom des animaux, des plantes, des champignons, et ce qu'on pouvait en faire, si on pouvait les domestiquer, comment les tuer, comment en tirer tout ce qui était nécessaire à la vie. Pour le révérend Sherman, ces connaissances étaient essentielles.

La philosophie selon laquelle l'éducation rendait possible la libération remontait aux Nocifs (Noirs contre l'inégalité et le fanatisme), les précurseurs des Caïniens.

Au début, quand le Domaine béni de Caïn n'était encore qu'un tout nouveau groupe nationaliste noir, beaucoup moins célèbre que les Black Panthers ou la Nation of Islam, les fondateurs avaient choisi de créer des écoles dont les travaux se concentreraient sur la

survie. Suivant leurs inspirations divines, ils considéraient qu'il fallait à tout prix fuir la civilisation des Blancs.

Si les Noirs voulaient survivre dans une société qui s'opposait violemment à leur existence, ils devaient apprendre à se débrouiller, et la connaissance avancée des ressources naturelles leur permettrait de réduire leur dépendance à l'économie blanche. La création du domaine s'était faite en accord avec cette philosophie. Vivre là renforcerait leur attachement à la nature. Ils croyaient que ces terres, qui existaient depuis des millions d'années, possédaient un vaste savoir, et que vivre de ce qu'elles produisaient permettrait de l'acquérir. Quelques-uns des premiers fondateurs affirmaient même qu'elles pouvaient communiquer des visions. Eamon Fields s'était emparé de ces petits germes mystiques et il en avait tiré une religion tout entière. Mais il y avait toujours eu, et il y aurait toujours du pragmatisme dans leurs convictions : il fallait apprendre à faire, à fabriquer et à travailler.

Ainsi, Vern savait tout ce qu'il importait de savoir au sujet des loups. Elle pouvait reconnaître leur cri, elle connaissait leurs comportements, leur cycle de reproduction, leurs techniques de chasse. Elle savait où ils vivaient, elle connaissait leur importance pour la régénération des écosystèmes détruits par la peur et la cupidité de l'homme blanc. Elle savait aussi qu'il n'y avait pas le moindre loup à deux mille cinq cents kilomètres à la ronde.

Pourquoi n'y avait-elle pas pensé ? Comment était-il possible que le seul fait d'entendre des loups n'ait fait battre son cœur mille coups à la minute ? L'étrangeté moite de la maternité l'avait obnubilée.

Les loups qui ne pouvaient pas être là hurlaient. Ils étaient en chasse. Dans sa stupéfaction, Vern serra Hurlant contre elle encore plus fort. Elle gémit. Ce n'était pas possible, pas là où elle était. Il y avait souvent des cas d'envoûtement, au domaine. Tout le monde en avait connu. Selon Eamon Fields et, après lui, le révérend Sherman, c'était la manifestation d'un état de manque. La désintoxication. Les gens qui vivaient au domaine ne subissaient plus l'influence délétère du monde blanc. Toute l'humanité était empoisonnée par des toxines psychiques, et les fidèles du domaine s'en débarrassaient graduellement. Mais cette désintoxication prenait la forme de terreurs nocturnes, d'hallucinations parfois si violentes qu'il fallait attacher ceux qui en souffraient.

Vern, cependant, avait fui le domaine plus de deux mois auparavant. Elle vivait dans le monde extérieur, entourée, donc, de toutes ces toxines. Cela signifiait donc que ces maux, tout improbable que cela puisse paraître, existaient réellement.

Carmichael, le petit frère de Vern, avait une fois préparé un exposé sur un projet de réintroduction des loups dans la région de Yellowstone. Certains programmes scolaires de Sherman donnaient le droit aux élèves de sortir du domaine pour aller visiter des bibliothèques. Il s'agissait, en fait, d'un moyen de recrutement : les familles noires voyaient tous ces garçons caïniens, si intelligents, si propres, et se disaient qu'elles aussi pourraient en bénéficier. Mieux valait aller au Domaine béni de Caïn qu'en prison, se disaient-elles probablement.

L'exposé de Carmichael racontait que les colons européens, dans leur blanche toxicité, avaient tué les

loups gris jusqu'au dernier et ainsi déséquilibré tout l'écosystème. Il avait fallu des années de luttes acharnées pour les réintroduire.

Le Service des parcs nationaux avait peut-être fait la même chose dans la région, et Vern n'en savait rien. Là aussi, il y avait autrefois des loups et on les avait exterminés.

Ou alors, c'étaient des chiens sauvages? Des coyotes? Mais le hurlement perçant, suraigu des coyotes faisait penser à l'agonie d'une sorcière. Ceux-ci ressemblaient à un chant funèbre.

Vern attacha Hurlant à son ventre avec un morceau de tissu. Elle dut s'appuyer au tronc d'un arbre pour se mettre debout. Ses jambes fléchissaient sous elle, en partie à cause de l'effort qu'elle avait dû faire, en partie parce que son abdomen toujours gonflé était très lourd. La rosée du soir se déposait sur le sol, transformant la poussière en boue. Elle devait faire attention en marchant.

Elle se dirigea vers l'est, s'éloignant des loups. Elle touchait le tronc des arbres, car elle avait gravé sur certains d'entre eux des marques qui lui permettaient de retrouver son chemin la nuit, quand elle était presque aveugle. Ses pieds s'enfonçaient dans le sol à chaque pas, et une boue fraîche se glissait entre ses orteils.

Il n'y avait pas de sentier. Elle marchait au travers de buissons et de sous-bois. Des feuilles mortes craquaient sous ses pieds, des branches et des racines la saisissaient par les chevilles. La nuit était désormais tout à fait tombée, et seules les dernières lueurs du soleil couchant lui permettaient de s'orienter.

Elle entendit de nouveaux hurlements, de plus en plus proches. Vern s'efforça de presser le pas.

Son cœur battait à tout rompre, la sueur couvrait ses tempes, ses joues, son front, malgré la fraîcheur de ce soir d'automne.

- Tout ira bien, dit-elle à son enfant.

Elle n'en croyait rien. Les loups, normalement, ne chassaient pas les humains, et pourtant, ils étaient à ses trousses.

Elle entendait leurs aboiements, juste derrière elle. Ils l'avaient rattrapée. Leurs pattes diaboliques grattaient le sol mou de la forêt, faisaient craquer les branches. Ils étaient juste derrière elle, à quelques pas, puis à quelques centimètres.

Elle sentait leur haleine chaude. Puis, un coup contre sa cheville. Elle tomba, se tournant sur le côté pour protéger l'enfant, qui se réveilla et se mit à hurler. Une langue chaude s'inséra dans son oreille, dans cette caverne cartilagineuse. C'était aussi horrible qu'un baiser.

- Dieu de Caïn ! s'exclama-t-elle, par habitude, non par conviction.

Vern ouvrit les yeux. Si elle devait mourir, elle le ferait en regardant ces assaillants chauds et visqueux droit dans les yeux. Elle regarderait ces ombres floues s'abattre sur elle.

Elle cligna des yeux. Elle tourna la tête vers la gauche, puis vers la droite. Elle examina attentivement les ténèbres de la forêt.

Il n'y avait pas de loup. Vern cligna à nouveau des yeux, se frotta les paupières. Rien n'indiquait que des animaux l'avaient pourchassée et lui avaient mordillé la cheville. Sourcils froncés, elle tenta de calmer l'enfant pour qu'il arrête de pleurer en lui donnant de petites tapes dans le dos. Elle était bien consciente

qu'elle l'avait complètement oublié pendant ces moments de panique.

Vern entendit le craquement d'une feuille et se tourna vivement en direction du bruit.

- Qui est là ? cria-t-elle.

Un rayon de lumière jaillit dans l'obscurité et l'aveugla. Elle eut l'impression que le sol bougeait. Les bottes d'un inconnu faisaient gicler la boue. Quelqu'un qui tenait une lampe de poche s'approchait d'elle. Une main sur son bébé, l'autre en visière, Vern recula en rampant dans la poussière.

Elle ne pouvait pas voir le visage de l'inconnu - en fait, elle le distinguait à peine -, mais il portait sur son épaule un opossum mort qu'il avait revêtu d'une petite salopette rose. C'était le démon.

- Les loups retrouvent toujours les fuyards, dit-il d'une voix qui hésitait entre le grognement et le murmure.

Vern était allongée sur le sol, paralysée. Elle retrouva enfin la capacité de se mouvoir quand elle entendit un animal se déplacer, tout juste à la limite de son champ de vision : des pattes lourdes, massives, qui écrasaient brindilles et pommes de pin. La bête poussa un rugissement affamé. Le démon, distrait, tourna la tête, et Vern en profita pour lui enfoncer dans la cuisse le couteau qu'elle cachait dans les replis de sa chemise de nuit. Il cria mais ne répliqua pas, et se dirigea plutôt, à pas chancelants, vers l'animal.

Vern se mit à quatre pattes puis se releva. Elle s'enfuit en pliant les jambes et le dos, pour se dissimuler parmi la végétation des sous-bois. Elle n'entendait pas de bruits de pas derrière elle, mais elle continua néanmoins à courir, ne s'arrêtant que lorsqu'une immense

douleur lui coupa le souffle. Une pression insoutenable lui serrait le ventre, comme si quelque chose de vivant s'agitait en elle, voulait la tuer. Si le démon la suivait, elle n'y pouvait plus rien. Elle devait attendre son arrivée. Sa vie, et la vie de Hurlant, étaient à sa merci.

Incapable de rester debout, Vern s'agenouilla, jambes écartées. Un irrésistible besoin de pousser l'envahit, la domina entièrement. Elle n'était pas du genre à renier ses instincts. Elle poussa donc, de toutes ses forces. Et ce fut ainsi, avec un bébé déjà attaché à sa poitrine, qu'elle donna naissance à un second enfant. Le démon l'entendit certainement crier.

* * *

Les bébés de Vern étaient promis à une sombre destinée. Ils ne pouvaient compter que sur elle et personne d'autre : une fille de quinze ans, si jeune qu'elle n'avait même pas encore acquis cette certitude qu'ont les adolescents de tout savoir. Elle ne connaissait pas plus le monde et tous ses dangers que ses deux nouveau-nés. Elle n'avait rien à leur donner, sinon son lait et sa peau.

Après avoir placé Hurlant et son jumeau dans son porte-bébé improvisé, Vern ramassa du bois et alluma un feu. Le démon pourrait plus facilement déterminer son emplacement dans la forêt, mais la peur l'avait épuisée. Qu'il vienne, ce démon, avec ses menaces et ses moqueries. La promesse de douleur ne la ferait pas fuir. Seule la violence réelle pouvait la déstabiliser.

Une fois le feu allumé, elle construisit un petit abri. Elle attendrait le lever du jour avant de retourner à son campement.

- Bon, toi, alors, comment je vais t'appeler ? demanda-t-elle au second enfant, qui était plus petit que le premier, et qui respirait avec difficulté.

C'était un albinos, comme elle : sa peau blanche comme l'albâtre brillait dans l'obscurité, comme si elle avait tenu une lanterne à la main.

- Et pourquoi pas Farouche ? dit-elle.

Ce nom lui plaisait, parce qu'il lui semblait aussi agressif que celui de son grand frère, et aussi parce que l'idée de leur donner des noms aussi inappropriés la rendait très heureuse. Tout ce qui était approprié était horrible.

Vern souhaitait que chaque moment de son existence soit une révolte, non seulement contre le Domaine béni de Caïn, mais contre le monde entier. Elle voulait s'opposer à tout.

Les étrangers, qui observaient le Pays de Caïn de l'extérieur, le considéraient avec mépris, parce qu'ils étaient convaincus de leur propre supériorité. Quand les Caïniens sortaient en groupe, vêtus de leur uniforme distinctif, les parents leur jetaient des regards inquiets et serraient leurs enfants contre eux. On disait qu'ils appartenaient à une secte.

Vern aurait voulu savoir pourquoi tous ces gens étaient certains de ne pas appartenir, eux aussi, à une secte. Une fois, une étudiante s'était approchée d'elle et lui avait demandé, peut-être par défi : « Est-ce que vous croyez vraiment en ce dieu de Caïn ? » Quelques instants auparavant, cette même jeune femme et ses amies s'étaient amusées à verser le contenu d'un sac de nourriture sur la tête d'un mendiant pour ensuite hurler de rire. Et elle ? En quoi croyait-elle ? Croyait-elle qu'il était bien de se moquer des pauvres et des

opprimés ? Personne, au Pays de Caïn, n'aurait osé agir ainsi.

C'était d'ailleurs plus ou moins ce que Vern lui avait répondu.

- Au moins, moi, avait dit l'étudiante, on m'a pas lavé le cerveau.

Vern avait plutôt l'impression du contraire. Les petits enfants, quand ils voient un pauvre qui mendie, s'arrêtent toujours ; ce n'est pas forcément pour donner, mais pour regarder : ils reconnaissent la présence du pauvre. Alors les parents les grondent et leur disent de ne pas le regarder, de l'ignorer, de le dédaigner. Les gens sont prêts à mourir pour défendre les idées qui leur viennent directement de ceux qui les ont élevés, et affirment en même temps qu'ils en sont venus tout seuls à adopter ces convictions.

C'est pourquoi Vern avait fait le vœu de fuir le monde, avec la même énergie qu'elle avait fui le Pays de Caïn.

Elle se tenait debout, jambes tremblantes, devant le feu, un enfant dans chaque bras. Sa chemise de nuit ondulait autour d'elle. Le tissu déformé par le temps avait pris une teinte rose décoloré, comme une vieille tache de sang, comme un Polaroid surexposé. Personne n'aurait osé dire que c'était un vêtement digne d'un accouchement, mais de toute façon, l'accouchement ne se passait jamais dans la dignité. Il suffisait, pour s'en convaincre, de penser à toutes les humiliations animales qu'il fallait subir, la merde, le mucus, les sanglots. L'humain se voyait réduit à sa plus humble nature, redevenait un chien qui gémit dans la nuit, qui s'accroche à des chiots épuisés par la lutte pour la survie. Le corps n'était plus qu'un tunnel

empli de viscères. Au moins, pendant ces quelques heures, il était impossible de faire des manières. Impossible de boire avec délicatesse une tasse de thé, quand un placenta humide, sombre et veineux vous tombe des entrailles.

Vern se réfugia en rampant sous l'abri, Hurlant et Farouche avec elle. Elle avait désespérément besoin de dormir, mais elle savait qu'il lui serait très difficile de trouver le sommeil. *Les loups retrouvent toujours les fuyards*, avait dit le démon. Est-ce que c'était lui, alors, qui lui avait mis ces sons dans la tête ? Ces sensations, ces odeurs ? L'haleine des loups, qui sentait la viande ? La bave des loups, leurs griffes ? Elle avait souvent eu des hallucinations, mais jamais aussi puissantes.

Vern soupira, dégoûtée par sa propre naïveté. S'éloigner du Domaine béni n'avait pas mis fin aux hallucinations pour une raison très simple : tout ce qu'Eamon et Sherman leur avaient dit au sujet des toxines et de la désintoxication était faux. Elle avait écouté son mari débiter ces balivernes et elle l'avait cru. Des conneries. Elle ne valait pas mieux que tous ces Caïniens qui avaient assisté à son mariage, sans y trouver à redire, qui avaient écouté Sherman raconter que Vern allait pouvoir profiter de ses conseils, que son nouveau mari sauverait son âme. On disait souvent de Vern qu'elle était têtue, opiniâtre, mais elle ne l'était pas au point de pouvoir résister à tous ces mensonges. Elle savait désormais avec certitude que les hallucinations n'avaient rien à voir avec la désintoxication, parce qu'elle se trouvait à des kilomètres et des kilomètres du Pays de Caïn. Mais elle avait mis beaucoup trop longtemps à comprendre la vérité. Les hallucinations des Caïniens n'étaient pas dues aux toxines

sociétales, elles étaient dues aux toxines qu'on leur donnait. Il n'y avait aucune autre explication. C'était ça, en fin de compte, le Pays de Caïn : des poisons que le révérend Sherman faisait avaler aux gens. Au sens figuré, mais aussi au sens propre. Il empoisonnait les Caïniens. Quand elle s'était installée dans ce coin de la forêt, Vern avait cru que le démon défendait son territoire, qu'elle était l'envahisseuse. Mais sans s'en rendre compte, il avait révélé la vérité quand il avait dit : *Les loups retrouvent toujours les fuyards.*

Le démon avait suivi Vern, il était aux ordres de Sherman. Tous ces animaux morts et mutilés, c'était pour lui faire peur et la convaincre de revenir au domaine. Ça n'avait pas marché, alors il l'avait empoisonnée et lui avait donné des hallucinations. Il avait mis une saloperie dans l'eau de la rivière où elle s'abreuvait, la même saloperie qu'il mettait dans l'eau du Pays de Caïn.

Vern s'appuya contre le tronc de l'arbre contre lequel elle avait construit son abri. Les enfants reposaient sur son ventre. Un silence étrange régnait, ce silence particulier du mois de novembre, saison de la flétrissure et de la lumière cadavérique. L'hiver approchait, d'innombrables animaux mourraient et Vern s'attendait à mourir, comme eux.

Cette nouvelle révélation le prouvait. Elle avait fui le Domaine béni de Caïn, mais elle ne pouvait échapper à la vérité essentielle de son être : elle était inadaptée au monde des vivants, elle avait toujours eu la certitude d'attendre le jour de son exécution capitale.

CHAPITRE 2

Vern observait le démon, au-dessous d'elle. Elle avait grimpé dans un grand pin. Il portait une casquette de chasseur trop grande pour lui, avec des rabats doublés de laine pour protéger ses oreilles du vent de janvier.

Elle devait être plus prudente. Quelques instants auparavant, elle se dirigeait tranquillement vers un de ses pièges pour voir si un animal s'y était pris, quand elle avait entendu le démon siffler. Il lui avait fallu grimper à un arbre à toute vitesse pour qu'il ne la voie pas.

Hurlant et Farouche dormaient paisiblement dans l'espèce de double poche qu'elle s'était fabriquée, avec du cuir qu'elle avait tanné elle-même. Ils n'avaient fait aucun bruit, mais leur sieste durait depuis déjà plusieurs heures et ils étaient probablement sur le point de se réveiller. Si cela se produisait, elle ne pourrait pas se balancer pour les bercer, car les branches risquaient de craquer et le démon pourrait l'entendre.

Vern s'adressait des reproches à elle-même, et s'en voulait d'avoir cru qu'il lui suffirait de fuir le Pays de Caïn, comme Lucy, pour être libre et vivre sans crainte. Elle avait l'impression que pour Lucy, tout

finissait toujours par s'arranger, alors que ce n'était jamais le cas pour elle. Vern se demanda où était sa meilleure amie en ce moment même – elle n'était certainement pas cachée dans un arbre, en tout cas. Non, Lucy devait se la couler douce quelque part, confortablement installée dans un de ces cinémas aux écrans immenses, en train de manger du popcorn et de boire une boisson à l'orange.

En un sens, il était raisonnable de penser que Lucy vivait désormais en toute sécurité. Son évasion avait été méticuleusement préparée, alors que Vern s'était tout simplement taillée à la première occasion. Elle avait détalé, en pleine nuit, par impulsion ; Lucy était partie au milieu de la journée, pendant la fête de Juneteenth, l'une des seules fêtes non caïniennes observées sur le domaine de quarante acres. La personne qui était venue la chercher avait profité de la confusion causée par les célébrations.

C'était un jour sans nuage, saturé de soleil ; Vern avait dû se cloîtrer à l'intérieur. Après l'office du matin, elle était restée toute la matinée dans le grenier du temple. Sa mère avait essayé de la convaincre de mettre un chapeau de paille et de la crème solaire et de sortir un peu, mais Vern avait refusé. Même à travers la fenêtre, elle sentait l'assaut des rayons du soleil sur sa peau.

– Je sors pas, tu peux pas m'obliger, avait-elle dit.

Mam essuya ses mains couvertes de farine sur son tablier, tout en soupirant. Puis elle s'assit à côté de sa fille.

– Aujourd'hui, on célèbre notre liberté. C'est important, pour toi, la liberté. Tu devrais venir et participer.

– Non, dit Vern.

Elle venait d'avoir treize ans et, depuis l'âge de deux ans, elle épuisait sa mère par la force de ses opinions et de ses préférences, par sa personnalité entêtée.

- Madame Casey a fait un crumble aux pêches.

- Et alors ? demanda Vern.

- Je ne veux pas que tu sentes exclue, dit mam.

- Moi, j'aime bien être à part, dit Vern, exaspérée de dire une telle sottise. Et si on allait... je sais pas, moi... Et si on allait à un festival de la torture, où tout le monde peut essayer différentes sortes de torture, et tout le monde disait : « Ah ! Pourquoi tu veux pas participer ? Tu vas être exclue du groupe ! Ah la la ! Tout le monde se fait torturer à part toi. » C'est débile, mam.

- On ne peut pas passer toute la journée enfermée, dit mam en secouant la tête et faisant claquer sa langue pour exprimer sa désapprobation.

- Je suis enfermée de toute façon, dans ce domaine. Si je m'enferme ici, c'est juste que ma prison sera un peu plus petite.

Vern se déplaça de côté sur le lit, pour s'éloigner de sa mère. Elle se mordit l'intérieur de la joue avec tant de force qu'elle en saigna.

- Tu n'es pas enfermée ici. Il n'y a pas de porte.

- Il y a des portes métaphoriques, mam, remarqua Vern.

- Tu sais que je ne peux pas t'y obliger. Je n'ai jamais pu t'obliger à faire quoi que ce soit. Mais je pense que tu vas avoir des regrets. C'est pas bien, aujourd'hui, de rester seule. La solitude, ça tue. Tu le savais, ça ?

Mam se leva et mit les mains sur les hanches.

- Joyeuse fête de Juneteenth, en tout cas. Pour une fois, ma petite, essaie de t'amuser et d'être heureuse. Tu verras, ça va te plaire.

Vern resta assise sur le rebord de la fenêtre pendant toute la durée des festivités, l'œil droit fermé, l'œil gauche collé contre la lunette de son télescope. Le révérend Sherman le lui avait offert pour ses cours d'astronomie. Sans cet instrument, elle n'arrivait pas à suivre, parce qu'elle ne voyait pas bien les étoiles à l'œil nu. Il avait réaménagé le grenier pour en faire un bureau et un observatoire.

Le ventilateur, placé dans un coin de la pièce, fit remuer quelques mèches blondes sur le front de Vern – mais la plus grande part de sa chevelure, épaisse et frisée, ne bougea pas du tout. Mam avait défrisé ses cheveux au fer chaud le soir précédent, pour la fête, et ils étaient provisoirement devenus dociles et soyeux. Mais il faisait plus de quarante degrés et, en dépit des deux ventilateurs, celui dans le coin et celui au plafond, Vern avait passé la nuit à transpirer ; au matin, l'effet avait pratiquement disparu, et à midi, ses cheveux avaient retrouvé leur état frisé naturel.

Du coin de l'œil, Vern perçut un mouvement. Elle fit pivoter le télescope vers la gauche, en direction des écuries. Lucy parlait avec une femme que Vern ne connaissait pas. Elle eut envie d'ouvrir la fenêtre et d'appeler son amie, mais elles étaient en froid depuis quelques jours. La semaine précédente, la mam de Lucy s'était enfuie du domaine, et sa fille, rongée par le chagrin, se mettait en colère à tout moment, sans raison. Chaque fois que Vern lui demandait comment elle allait, elle répondait par une insulte.

Ça va ?

Question débile, Pain-de-Mie.

C'était l'insulte que Vern détestait le plus, parce que c'était celle qu'on employait pour parler des Blancs.

Vern n'était pas du tout blanche, mais Lucy le lui disait parce qu'elle savait que cela la rendrait triste à en avoir mal au ventre. Ce n'était pas juste, de lui dire ça, juste parce qu'elle était albinos.

Le télescope ne lui permettait pas de bien voir. Vern alla donc prendre, dans un tiroir, un autre cadeau de Sherman : son appareil photo. Elle en changea l'objectif et, à l'aide du zoom, prit plusieurs clichés de Lucy et de la femme devant les écuries.

Vern brancha l'appareil à l'imprimante, tout en se reprochant d'agir ainsi. De tous les habitants du Domaine béni de Caïn, elle était la seule à profiter d'objets aussi luxueux. Sherman faisait parfois des entorses aux règles d'autonomie complète du domaine, au bénéfice de Vern, parce qu'il voulait la séduire. Il souhaitait désespérément se faire aimer d'elle. Mais Vern préférait la canne au sirop. Ces cadeaux n'étaient que mystifications.

Elle fit les cent pas dans le grenier en attendant que les photos soient imprimées, puis marcha jusqu'au mur. Cela semblait incroyable, que la mam de Lucy soit vraiment partie, qu'elle se soit tout bonnement barrée, comme si aucun mur ne pouvait l'arrêter, elle.

À des fins expérimentales, Vern leva le poing. Elle allait voir si elle pouvait défoncer le plâtre tout neuf de ce mur. *Un, deux, trois.* Non. Elle n'avait pas osé frapper.

Un, deux, trois.

Elle donna un faible coup, puis un autre plus fort, puis encore plus fort, comme si elle s'endurcissait les jointures.

L'imprimante cessa de faire du bruit. Vern prit sa loupe sur le bureau et examina les images. Mam

trouvait toujours que sa fille faisait des efforts démesurés pour prendre ces photos, mais Vern aimait l'idée de conserver des traces de son existence. Au Pays de Caïn, on mentait beaucoup. Une photo pouvait représenter une petite part de vérité.

La première image montrait Lucy et la femme en train de discuter. Sur la seconde, Lucy pleurait. Ensuite, on voyait la femme, les bras autour des épaules de Lucy, essayer de l'entraîner. Elles apparaissaient à peine sur la quatrième photo : deux formes animales en mouvement, sortant du cadre.

Vern se leva brusquement, faisant tomber la chaise derrière elle, et courut de son bureau au télescope. Elle regarda partout, mais Lucy et la femme avaient disparu. Elle le fit pivoter vers la droite, aussi loin que possible, et vit la route qui s'allongeait au-delà du portail, et sur laquelle un pickup fuyait le Pays de Caïn.

Vern n'ouvrit pas la fenêtre, ne prévint pas les autres Caïniens que Lucy était partie. Elle en était incapable. Tous, en ce lieu, qu'ils en soient conscients ou non, vivaient dans la gueule d'un horrible monstre. Elle ressentait de l'amertume, parce que son amie l'abandonnait à son sort, mais ce sentiment n'était pas assez fort pour lui donner envie d'empêcher Lucy de trouver la liberté.

La mère de Lucy s'était enfuie, puis elle avait envoyé quelqu'un chercher sa fille. Et la mam de Vern ? Eh bien, elle y était toujours, au Pays de Caïn, elle faisait sans doute toutes ses corvées comme une bonne petite Caïnienne, et elle ne pensait probablement plus jamais à sa fille, qui se cachait avec ses deux nourrissons dans les branches d'un arbre, tandis qu'un meurtrier, en bas, cherchait à retrouver sa trace.

Vern appuya la tête contre le tronc de l'arbre. Les lèvres de Farouche frémirent. *Non, non, non, non*, articula-t-elle silencieusement.

Il bâilla, sans faire de bruit. Hurlant, heureusement, dormait paisiblement. Il ronflait, mais la rumeur de la forêt couvrait ce léger grondement.

Farouche émit un petit gémissement. Vern se déplaça pour pouvoir lui donner le sein, mais leur position ne lui convenait pas du tout, et il commença à s'éveiller. Vern lui enfonça le sein dans la bouche, mais l'enfant refusa de téter. Il lui donnait d'inutiles coups avec ses mains.

Il fallait faire quelque chose. Elle se pinça l'aréole entre deux doigts, et des gouttes de lait perlèrent et lui tombèrent dans la bouche. Farouche se décida enfin à boire et colla ses lèvres contre son sein.

Cependant, l'agitation de Farouche avait réveillé Hurlant, qui lui donna de grands coups de poing sur la poitrine. « Chut, chut, chut », murmura-t-elle, aussi doucement que possible. Il avait les yeux grand ouverts. Elle ne pouvait pas leur donner le sein à tous les deux en même temps, tout en étant perchée dans un arbre. Elle risquait de tomber.

- Chut, chut, chut, répéta-t-elle.

Par chance, le vent soufflait.

Hurlant secoua la tête de gauche à droite puis, frustré de ne pas avoir été nourri depuis plus de trois heures, il se mit à brailler. Ce cri surprit Farouche, qui cessa de boire et poussa à son tour un hurlement à fendre l'âme.

- Silence, mes petits, silence, leur chuchota-t-elle futillement.

Au pied de l'arbre, le démon leva brusquement la tête. Son visage ne semblait qu'un nuage blanc et

fou, à cette distance. Il prit son fusil, visa le sommet de l'arbre et tira. Le bruit éclatant effraya des grives et des moineaux qui s'envolèrent, et surprit Vern au point qu'elle en perdit l'équilibre.

Elle réussit à agripper une branche, qui craqua sous son poids. Vern la relâcha et en saisit une autre, plus solide. Elle entendit un dé clic : le démon armait son fusil. Elle prit une grande inspiration, s'assura que ses bébés étaient bien attachés, et bondit jusqu'à l'arbre le plus proche, un pin.

Vern s'écrasa contre une branche, qu'elle empoigna fermement pour ne pas tomber. Elle se glissa entre les feuilles, compta lentement jusqu'à trois, puis sauta dans un autre arbre.

Au sol, le démon la suivait et tirait de temps en temps vers le ciel. Vern voulait atteindre la rivière. La végétation y était très dense, elle pourrait la traverser en passant par les arbres dont le feuillage surplombait le cours d'eau, et fuir tandis que le démon nageait et patageait.

Une odeur de poudre à canon, de suie musquée, s'élevait chaque fois qu'une balle déchirait l'air. Dix minutes auparavant, c'était encore un tranquille matin d'hiver ; depuis, la forêt assistait à un feu d'artifice du quatre juillet. En un instant, une vie peut éclater et s'anéantir.

Vern entendit au loin le grondement sourd de l'eau. L'épais feuillage l'empêchait de voir le courant qui s'écoulait lentement. Elle compta. Un, deux, trois. Puis elle sauta, priant pour atteindre une branche qui pendait languoureusement au-dessus de la rivière.

Un de ses pieds tomba sur quelque chose de solide. Pleine de gratitude, elle ferma les yeux et remercia le

ciel. Mais le moment de grâce ne dura pas. Elle ne put garder son équilibre, et les brindilles dont elle s'empara ne purent supporter son poids.

Vern et les deux enfants tombèrent dans la rivière, faisant jaillir une grande gerbe d'eau glacée. Ils passèrent un instant sous la surface, puis remontèrent en crachotant. Vern ne pouvait pas voir si le démon était derrière eux. Elle replongea, nagea en suivant le courant, et resta sous l'eau aussi longtemps qu'elle put, en espérant que ses enfants y arriveraient aussi.

En aval, elle remonta à la surface en haletant. Les jumeaux semblaient beaucoup souffrir, mais ils étaient vivants. Elle ne voyait le démon nulle part. Vern nagea jusqu'à la rive opposée à celle où elle avait commencé la journée.

Farouche et Hurlant, le teint grisâtre à cause du froid, toussaient et sanglotaient. Vern leur donna de grandes tapes dans le dos jusqu'à ce qu'ils recrachent toute l'eau qu'ils avaient avalée. Ils haletaient, reniflaient, renâclaient. Elle les caressait, les berçait, mais ils refusaient de retrouver leur calme, parce qu'ils étaient terrifiés à l'idée que le danger revienne.

Vern se rendit en titubant sous les arbres et s'affala sur le sol en poussant un grognement. Le son sourd qu'elle produisit perturba une bécasse, qui jaillit de son nid caché dans le sous-bois et disparut dans un tapage indigné.

La gorge de Vern, meurtrie par l'eau de la rivière, tremblait quand elle essayait de parler. Tout son corps souffrait. Elle avait mal aux ongles, aux yeux. La forêt, comme un père dont la colère se termine brusquement et qui retrouve sa douceur, la consolait de toutes ces douleurs. Des feuilles de chêne, des aiguilles de

pin les enveloppaient, elle et ses deux enfants qui continuaient à hurler. Elle s'adossa au tronc couché d'un pin, qu'une colonie de vesses-de-loup rendait aussi moelleux qu'un oreiller.

Cette sale journée aurait donc une fin heureuse : un dîner de champignons frits.

Les branches des arbres avaient zébré d'égratignures le visage de Vern. Ceux de Hurlant et de Farouche aussi étaient recouverts de petites blessures. Elle avait repris haleine, et elle les serra contre sa poitrine. Ils se calmèrent enfin. Elle remercia le Dieu de Caïn d'avoir laissé la vie sauve aux jumeaux ; elle le remercia encore plus qu'ils aient enfin cessé de pleurer.

- C'était quelque chose, ça, non ? dit-elle aux enfants.

Elle s'émerveillait de ses propres bonds d'arbre en arbre. Si on lui avait demandé, ce matin-là, si elle était capable d'exploits physiques aussi extraordinaires, elle aurait dit non. Il n'y avait rien eu de gracieux dans cette course pour échapper au démon, mais il ne faisait aucun doute qu'elle était allée plus loin, physiquement, qu'elle ne l'aurait cru possible.

Hurlant faisait des caresses à sa mère, tandis que Farouche tétait avec férocité. Une douce odeur de kaki emplissait l'air. Vern leva la tête, et vit au-dessus d'elle un grand nombre de ces fruits brillants. L'un d'eux, trop mûr, tomba de sa branche et s'écrasa sur son ventre. Elle se redressa. Partout autour d'elle, le sol était parsemé de kakis éclatés.

Ce coup de chance la faisait penser à ces illusions trompeuses qu'on voit dans les contes de fées. Mais elle n'avait pas mangé à sa faim depuis plusieurs jours et, de toute façon, cela ne lui déplairait pas de se faire

engraisser par une méchante sorcière et de se faire manger. Quel soulagement, de ne plus avoir à fuir sans cesse.

Elle mordit à belles dents dans le fruit orange, dont la peau était couverte de givre, prête à payer le prix qu'on exigerait d'elle.

CHAPITRE 3

Le printemps arriva enfin, même si la saison n'apportait pas avec elle la promesse d'une vie nouvelle. Avril commença avec l'apparition d'une charogne. Hurlant, qui déjà, à cinq mois, se déplaçait à quatre pattes, trouva ce dernier cadeau du démon. Un matin, il découvrit un faon mort, une tétine dans la gueule. Vern dut se précipiter pour empêcher Hurlant de prendre la tétine et de la mettre dans sa propre bouche.

Au moins, au début de l'été, il n'y eut plus de découvertes macabres, et Vern put se mettre au travail. Elle attachait un bébé contre sa hanche et l'autre dans son dos, et pouvait ainsi marcher quinze ou même vingt kilomètres, à la recherche de nourriture, sans se fatiguer.

La saison des mûres fut exceptionnellement longue, cette année-là, et leur odeur entêtante comme le vin se prolongea jusqu'aux grandes chaleurs et à la poussière du mois d'août. D'innombrables griffures d'épines recouvraient ses mains et ses poignets.

Vern portait des kilos de fruits sauvages dans un bout de tissu carré dont elle avait attaché les quatre coins. Elle parcourait de nombreux kilomètres et ramassait avidement tout ce qu'elle trouvait, puis

mangeait jusqu'à en avoir mal au ventre. Elle faisait ensuite sécher au soleil tout ce qu'elle n'avait pas mangé, pour faire des conserves. Elle écrasait parfois des mûres pour en faire une pâte épaisse, qu'elle transformait en cuir en la faisant cuire sur les braises.

Elle fit de même avec les raisins sauvages, les prunes et les figes de Barbarie. Elle récolta aussi beaucoup de champignons, d'oignons sauvages et d'amarante.

Vern réussissait toujours à obtenir de la nature ce dont elle avait besoin. Il lui était difficile de lire, parce qu'elle ne voyait pas très bien, alors, quand elle était à l'école du Pays de Caïn, elle avait le plus souvent préféré choisir les cours qui traitaient de questions pratiques. Le révérend Sherman lui avait même donné l'autorisation de passer la moitié des journées d'école à l'extérieur, pour apprendre les secrets de la terre. Déjà à six ans, elle chassait les lapins avec une carabine à air comprimé. Pour tirer des balles dans leurs petites formes vives, brunes et floues, elle devait s'approcher beaucoup plus que les autres chasseurs, mais elle était patiente et ratait assez rarement sa cible. On vise avec tout son corps, et non seulement avec les yeux. Vern n'utilisait presque jamais la lunette de visée que lui avait offerte le révérend Sherman.

L'automne précédent, avant la naissance des jumeaux, elle avait prélevé les tendons sur les cadavres de cerf laissés par le démon et les avait séchés. En juin, elle les avait tressés pour en faire la corde d'un arc qu'elle s'était fabriqué avec du bois de chêne vert. Il n'était pas très puissant, mais assez pour lui être utile. Elle avait même réussi à abattre un sanglier, après l'avoir suivi à la trace pendant toute une journée. En

faisant sécher ou fumer la viande, elle pouvait nourrir toute sa famille pendant très longtemps.

Elle pêchait aussi, de temps en temps, avec un filet fait de fibres d'écorces de tilleul qu'elle avait fait sécher quinze jours et qu'elle avait tressées. Elle trouvait des vers de terre et les attachait aux mailles, puis elle s'avavançait pieds nus dans le cours d'eau et lançait le filet. Même si elle ne portait, dans l'eau glacée, que sa mince chemise de nuit, elle ne frissonnait pas. Elle avait fait le vœu, il y avait de cela déjà bien longtemps, de faire aussi souvent que possible le contraire de ce qu'on attendait d'elle. En cela, Vern et Lucy se ressemblaient beaucoup. Quand elles étaient petites, elles avaient fait de savants calculs et en étaient venues à la conclusion qu'il était généralement plus bénéfique, et plus juste, d'aller à l'encontre des autres. Les gens se trompaient. Les règles et les lois, la plupart du temps, ne recherchaient pas la justice mais bien le confort et la satisfaction des autorités.

- Pah ! s'exclama Hurlant en montrant l'eau du doigt.

« Pah », le premier mot qu'il avait dit, signifiait « poisson ».

- Va pas t'imaginer que ce sera tout pour toi.

Chaque jour, Vern faisait griller sur le feu les poissons qu'elle avait pêchés. S'il y en avait trop, elle conservait les restes ou les faisait fumer sur du charbon de bois.

La cueillette, la pêche, la chasse à l'arc ou au collet - si elle se livrait à toutes ces activités avec diligence, tous les jours. Si elle ignorait la fatigue de son corps, elle pourrait probablement traverser un autre hiver, et merde pour le démon.

Elle n'avait pas cessé de penser, tout l'hiver précédent, tout le printemps, tout l'été, au molosse du révérend Sherman, dont le visage pâle et inexpressif apparaissait à tout moment à l'esprit de Vern, comme un spectre infâme. Elle voulait savoir quel lien existait entre ce démon et son mari, quel rapport il avait avec le domaine.

Les seuls Blancs auxquels le révérend Sherman adressait la parole, à la connaissance de Vern, étaient les journalistes, les types du fisc et les assistants sociaux, qui avaient certainement découvert de nombreuses activités illégales mais n'avaient pourtant jamais retiré d'enfants du domaine.

Dans ses sermons, Sherman affirmait que le Pays de Caïn échappait aux lois des hommes parce que le Dieu de Caïn les protégeait. Mais Vern était désormais assez âgée pour comprendre que le Dieu de Caïn n'existait pas. Il y avait autre chose qui protégeait le domaine – ou quelqu'un d'autre. Le démon, par exemple. C'était peut-être un shérif avec lequel il avait passé un marché.

Ou un juge, alors ? Comme celui qui avait ordonné qu'on ramène Lucy au domaine après sa fuite. Non seulement son père avait obtenu la garde exclusive, mais le juge avait interdit tout contact avec la mère. D'après Lucy, qui avait tout raconté après son retour forcé, si un juge prenait le parti de son père, il était forcément à la solde des Caïniens.

Vern repensa au dernier soir qu'elle avait passé avec Lucy, aux dernières heures qu'elles avaient pu partager avant que Lucy tente une seconde évasion – réussie, cette fois.

Il y avait eu un dîner à la maison du révérend Sherman, pour fêter le retour de Lucy (environ un an

avant que la maison du révérend Sherman devienne aussi la maison de Vern) et célébrer l'accomplissement de la volonté du Dieu de Caïn. Il avait tiré Lucy des griffes de sa renégate de mère et l'avait sauvée de la toxicité du monde extérieur.

Vern jouait à la corde à sauter sous le porche quand Lucy et son père arrivèrent. Elle avait noué le bas de sa robe pour avoir plus de liberté de mouvement, et l'on voyait presque ses genoux. Ses mocassins de cuir, qu'elle avait fabriqués elle-même, gisaient dispersés sur la pelouse devant la maison. Elle transpirait, et une odeur commençait à émaner d'elle – ce que mam appelait « sentir le dehors ».

– C'est mon tour, c'est mon tour ! cria Lucy en courant pour rejoindre Vern sous le porche.

– Non, mademoiselle, intervint son père d'un ton sévère.

Il désignait de la main la porte de la maison.

Le révérend Sherman sortit.

– Allons, Douglass, laissez les filles s'amuser un moment. Elles ne se sont pas vues depuis presque six mois. Le Dieu de Caïn adore voir la joie des Noirs. Venez, entrez, pendant qu'elles jouent.

Parfois, le révérend Sherman aimait bien jouer au héros. Il invita Douglass à entrer, et le père de Lucy n'eut d'autre choix que de lui obéir.

– Pas de bruit, vous deux, grommela-t-il en s'adressant à Lucy. Il y a des adultes qui discutent, à l'intérieur.

Il referma sèchement la porte moustiquaire.

Lucy commença immédiatement à dire à Vern ce qui s'était passé avec le juge. Elle parlait si vite que Vern arrivait à peine à la comprendre.

- Ma mam a collecté de l'argent, beaucoup d'argent, des milliers et des milliers de dollars, pour payer les meilleurs avocats de tout le pays pour me défendre, mais on sait pas trop pourquoi, c'est comme une sorte d'anti-miracle, c'est mon père qui a gagné quand même. On avait plein de preuves, mam en avait recueilli en secret pendant des mois et des mois avant de partir d'ici. Toutes sortes de preuves, des photos, des enregistrements, tout ce que tu veux. Tu sais, tous ces trucs qui se passent, dans le domaine. Elle avait même des preuves qui montraient les Ascensions, et comment on nous attache la nuit pour dormir ! J'ai témoigné devant le juge, et je lui ai dit tout ce qui se passait ici, mais ça n'a rien changé. Le juge a dit que ma mam avait conspiré pour me kidnapper, qu'elle avait commis un acte criminel et qu'elle avait perdu son droit de garde. C'est débile. Le révérend, ou quelqu'un d'autre, lui a donné plein de fric, c'est sûr.

Pendant que Lucy parlait, Vern faisait des sauts croisés et des doubles sauts. À cette époque-là, sa seule préoccupation avait été de retrouver son amie.

- Pourquoi les Ascensions ? demanda-t-elle. C'est pas bien, d'être purifié ?

Lucy ricana.

- Allons, Vern, allons. Tu es la fille la plus intelligente que je connaisse. Me dis pas que tu crois à ces conneries. C'est dangereux, tu sais. On peut mourir à cause de l'eau.

Vern haussa les épaules. Elle continua à sauter.

- Moi, j'aime bien, dit-elle.

Elle disait la vérité. Après une Ascension, elle avait toujours l'impression de renaître, de retrouver de l'énergie, de l'adrénaline, de redonner un sens à sa vie.

roman sa forme finale. Je remercie tout le monde chez Farrar, Straus & Giroux et MCD, et je remercie tout le monde à #Merky Books, en particulier mon éditeur en Grande-Bretagne, Jason Arthur. Dans chacune de ces maisons d'édition, ils sont si nombreux à se consacrer à la fabrication des livres, et je me déssole de ne pas pouvoir les nommer tous.

Je me contenterai de dire que ce livre ne s'est pas écrit tout seul.